

Extrait de Emile Masqueray, "Chez les Aoulâd Naïel", dans *Souvenirs et visions d'Afrique*, Paris, La Boîte à Documents, 1989, pp. 94-97, © droits réservés.

"[...] Enfin la lune se lève, et sur l'aire qui s'étend au milieu du douar, je vois planter des bougies pareilles à des vers luisants, suivant deux lignes parallèles qui font comme une rue, et des femmes creusent à droite et à gauche de larges trous dans lesquels elles jettent des bourrées de jujubier. Les hommes s'accroupissent le long des bougies et ressemblent de loin à de gros moutons ; les femmes sont debout en arrière, comme des fantômes. On me fait asseoir avec mon hôte et quelques braves de distinction à l'extrémité et en travers de la voie : en face de nous, Zeineb et Fatma sont à demi couchées sur une touffe de halfa, et plus loin, je distingue un profil royal. C'est elle. Singulier effet du désir ou seulement du mot jeté dans mon esprit il y a quelques heures : "ton cœur sera brûlé". Les feux sont allumés, les flûtes chantent une mélodie douce, Zeineb et Fatma tournent l'une autour de l'autre, bleues comme la nuit, constellées de pièces d'or, et je ne regarde que l'ombre dans laquelle sa forme se dessine sous les plis d'une grande pièce de soie blanche qui l'enveloppe presque en entier.

Que disent les flûtes maintenant ? La place est vide. De nouvelles brassées de broussailles élèvent la flamme à la hauteur des tentes. Elles appellent, ces flûtes, avec des accents impérieux et vibrants ; des supplications douloureuses, des soubresauts et des langueurs humaines, et les coups sourds des tambours résonnent par intervalles, frappant l'âme d'un vertige sacré.

Khamissa étend les bras, rejette le *haïk* qui la couvrait, se dresse, fait trois pas et s'arrête ; les coudes au corps, les deux mains renversées près des joues, la tête un peu penchée à gauche, les yeux mi-clos, dans l'attitude des orantes ; elle étincelle des pieds à la tête et se laisse contempler, immobile, magnifique idole. Elle est toute rouge, argent et or. Ses robes écarlates, savamment entrecroisées, lui font des plis lourds qui descendent jusqu'à terre, et une demi cuirasse d'argent bosselé, haute sur le ventre, mince sur les flancs, l'enveloppe comme une armure. Sa poitrine ruisselle de chaînes d'or qui s'attachent aux deux côtés de sa tête dans sa large coiffure, et cette coiffure, faite de turbans de soie noire et de tresses de laine, disparaît sous deux diadèmes d'or, dont les pendants descendent en gouttelettes sur son front. Un long voile blanc part de ses tempes, tombe sur ses épaules et descend en arrière. Ni ses cheveux, ni ses oreilles, ni son cou ne sont visibles. L'ovale parfait de son visage, ses belles joues et ses longs yeux sont tout encadrés d'or. Ses lèvres sont peintes en rouge, ses joues sont safranées et avivées de rose, ses paupières sont bleues. C'est seulement quand elle entrouvre les bras que j'aperçois le velours blanc de sa chair, et encore ces bras sont-ils chargés jusqu'aux coudes d'énormes bracelets d'argent hérissés de points.

Est-ce Pallas Athena, est-ce une madone byzantine, est-ce une statue peinte de l'Acropole, est-ce Tanit qui s'avance en face de nous par petites secousses, et comme glissant sur le sable, au rythme des gongs, au son des flûtes orgiaques qui déchirent l'air ? Elle abaisse et renverse ses mains rougies par le henné, tenant maintenant sa tête droite, et ses yeux grands ouverts brillent comme des étoiles.

Son corps, souple et long, dont la grâce invisible communique une harmonie divine aux étoffes qui le parent, s'incline et se relève d'un mouvement de hanche insensible, et la jeune prêtresse se révèle ainsi pour les hommes sous les ornements des déesses ; mais, quand elle s'arrête à deux pas de nous, devant mes yeux fascinés, elle reprend son attitude première de vierge de vitrail, et je la regarde alors à loisir. Les pendants de ses diadèmes sont des poissons d'or, symbole de Jésus Sauveur ; au milieu de son front, la croix du Christ ; sur son menton taillé dans le marbre le plus pur, la croix gammée des Bouddhistes ; sur ses mains couleur de sang les sept traits du chandelier de Salomon et les cinq de la main de Tanit ; autour de ses poignets, les deux filets bleus de la vie éternelle de l'ancienne Egypte. La merveilleuse créature est inconsciemment consacrée par toutes les religions du monde. Elle retourne à son point de départ avec la même lenteur, et son long voile traîne jusqu'à terre, puis elle revient vers nous sur un nouveau rythme, toujours glissant à fleur de sol, mais par secousses plus longues. Ses lèvres se recourbent en une moue charmante, sa tête se détourne à demi ; alternativement à droite et à gauche son bras à peine étendu repousse d'un petit coup brusque un adorateur ou un amant, et elle semble avancer au milieu d'une foule d'ombres suppliantes. Elle s'arrête encore devant mon groupe et tourne sur elle-même en suspendant son geste. Jusqu'alors, pas un Arabe n'a bougé ; ils sont tous accroupis, les genoux à la hauteur des épaules, le menton enfoui dans le trou de leur burnous ; mais la scène change quand elle revient pour la troisième fois. Là elle est vraiment superbe. "Ah ! mon Seigneur ! Ah ! merveille ! Que Dieu bénisse ta mère ! Que Dieu fasse miséricorde à tous les tiens !" Ainsi murmurent les hommes en se

poussant pour mieux voir, et les femmes arrêtent les you you dans leurs gorges en appuyant les mains sur leurs lèvres.

Elle a tiré son voile bien en arrière, et d'une vive secousse fait descendre le premier rang de ses colliers, puis elle a doucement renversé sa tête, étendu ses beaux bras en demi-cercle, fléchi son buste rond sur ses reins, et comme soulevée par les battements des tambours, frappant la terre de ses pieds nus, elle vient d'un seul mouvement, sans la moindre oscillation impudique, mais enivrante toute entière, depuis ses cils d'où jaillissent des flammes jusqu'à ses délicates chevilles cerclées d'or. Je ne serais pas surpris qu'un de ces jeunes brigands qui la regardent enlaçât sa taille de son bras de fer et l'enlevât sur le cou de son cheval ; mais ils se contentent de se défier et de se ruiner pour elle. Ils jettent devant ses pas toute la monnaie d'argent que le marabout ne leur a pas prise, et le sable clair est constellé de pièces de cinq francs, de vieux douros d'Espagne et de boudjous de Tunis.

De temps en temps, elle se redresse, puis se recourbe, toujours plus souriante, en rouvrant les bras. Je ferme les yeux une seconde, je la sens devant moi, et je la vois qui s'agenouille, la gorge gonflée sous ses plaques d'or, élevant ses paupières bleues, découvrant des dents enchâssées dans du corail. Je me penche vers elle, je sens passer près de ma joue son haleine rapide, j'applique trois pièces d'or sur son front, deux sur les pommettes de ses joues, et je lui dis dans un souffle : "Takhodni ?". Elle m'enveloppe de son plus doux regard noir et me répond : "Si Dieu me faisait cette grâce, Seigneur ! Mais ce soir nous sommes les filles de Sidi Abd-el-Kader-el Ghilâni-el Baghdâdi" [...]."